

Sommaire de ce numéro

L'atelier Philo :	2
Le café philo :	
Qu'est-ce qu'un individu ?	2
Bibliographie	5
Qu'est-ce qu'être naturel ?	5
Le Divan Littéraire :	7
Bulletin d'adhésion :	8

Agenda d'Agoraphilo

11/05/2019 à 9h30	Atelier philo	Marx, actuel ?
18/05 à 19h30	Café-Philo Noisy	Que nous révèle la parole ?
22/05 à 20h00	Café-philo Chelles	Existe-t-il encore des utopies ?
27/05 à 19h00	Divan Littéraire	<i>Un homme heureux</i> , de Arto Paasilinna
08/06/2019 à 9h30	Atelier philo	Marx, actuel ?
15/06 à 19h30	Café-Philo Noisy	Qu'est-ce qu'un individu ?
24/06 à 19h00	Divan Littéraire	<i>Sept contes gothiques</i> , de Karen Blixen
26/06 à 20h00	Café-philo Chelles	Qu'est-ce qu'être naturel ?

Informations pratiques :

Les Café-Philo de Noisy-le-Grand ont lieu

le 3^{ème} samedi du mois, à 19 h 30 précises
à la Maison pour tous Marcel-Bou,
8 rue du Dr Sureau, 93160 Noisy-le-Grand

Les Café-Philo de Chelles sont organisés

le 4^{ème} mercredi du mois, à 20 h 00 précises
salle située au 19 rue de l'Îlette, à Chelles (accès par la rue Gambetta)

tout l'historique, l'actualité et les à-côtés des café-philo sur
www.agoraphilo.com

Les Divans Littéraires ont lieu :

Le 3^{ème} ou 4^{ème} lundi du mois, à partir de 19 h 00
Au 93 rue Rouget de Lisle, 93160 Noisy-le-Grand,

La suite des débats sur ledivanlitteraire.wordpress.com

E

ditorial :

Un groupe Agoraphilo assistera au spectacle « L'Avare » (d'après Molière ...) du festival des Chemins de Traverse, qui aura lieu le Dimanche 19 mai à 16h, au théâtre de l'Espace Michel Simon, avec, comme d'habitude, une rencontre avec la troupe à l'issue du spectacle.

En plus de tous les rendez-vous planifiés ci-contre, une association amie organise une rencontre-débat sur la *permaculture* au cinéma le Bijou le 6 juin à 20h30, et un débat avec les réalisateurs et la salle à l'issue de la projection. Si vous êtes intéressés me contacter au 06 16 09 72 41.

Participez, et faites participer à tous nos rendez-vous

Le président

Atelier philo

L'atelier philo est un lieu de débat qui questionne des textes, des auteurs – où chacun peut présenter ses interrogations, exprimer ses critiques...

L'entrée est libre : aucune condition de diplôme, d'âge, etc. n'est exigée. Chacun peut y prendre part.

Sous une seule condition : veuillez vous annoncer à l'avance en téléphonant au 01 43 04 46 37

Venez participer à ces discussions qui se poursuivront toute la saison.

L'Atelier Philo à lieu, généralement le 2^{ème} samedi du mois, à 9 h 30, au 4 allée de la Grotte, Noisy-le-Grand

Cette année :

Nous nous intéressons au déterminisme, au matérialisme et la place de la liberté ou de la conscience humaine, en particulier grâce aux écrits philosophiques de Karl Marx, mais aussi de ses glorieux prédécesseurs.

Qu'est-ce que Marx peut nous apporter aujourd'hui ?

L'atelier philo propose une démarche qui devrait être naturelle : lire les textes de Marx lui-même d'abord, et ne le commenter et discuter qu'ensuite.

Des « outils » sont mis à la disposition des participants : les définitions des principaux concepts pour permettre de comprendre de quoi il s'agit quand le texte examiné parle par exemple de classe, ou de plus-value, ou de capital et de salariat...

Chacun peut donc les mettre en question.

Le café-philo

Eugène Calschi

Noisy-le-Grand, 15 juin 2019

Qu'est-ce qu'un individu ?

« Il y a deux étrangers qui encombrant la ville »
(Dans un rapport de Gendarmerie, années 1930)

Le terme « individu » est polysémique. Il n'a pas le même sens en biologie, dans un recensement, un rapport de police, et peut-être de façon plus voyante dans l'idéologie.

Aujourd'hui on prône l'individualisme.

Chacun est supposé compter pour un :

- en politique – c'est la théorie du vote démocratique – qui aboutit à l'élection de professionnels qui ne respectent pas leurs promesses,
- dans le domaine économique - chacun doit être capable de gagner sa vie (« il suffit de traverser la rue pour trouver du travail »), et surtout « d'entreprendre » – sauf qu'il faut naître avec des capitaux pour y réussir - à quelques exceptions près, mais les médias ne parlent jamais des autres, les dizaines de milliers qui échouent. C'est la théorie du

« libéralisme », ce nom qu'on utilise pour ne pas dire « capitalisme », la forme actuelle de l'économie de marché -, où le salarié est réduit au sort d'un moyen de production subordonné aux intérêts de son employeur et vu comme un coût à réduire.

- dans celui de la consommation (chacun choisirait librement – sauf que chacun sait que la « pub » l'oriente), etc.

Le même capitalisme qui a détruit les liens qui unissaient les êtres humains en a créé ainsi de nouveaux, et il les a combattus. Par exemple, s'agissant de la vie professionnelle des salariés : dès avril 1791, la loi Le Chapelier interdisait les « coalitions » et les grèves. Il fallait que le salarié reste isolé face à un patronat uni, comme Adam Smith l'a montré. Sur ce point, et sauf la conquête par le mouvement ouvrier de lois autorisant les syndicats, les choses n'ont pas changé sur le fond : l'hostilité du patronat et des gouvernements contre les syndicats et le ou les partis ouvriers demeure entière,

et efficace. Peut-être plus efficace encore, les nouvelles conditions de travail : les CDD, les emplois intérimaires, la précarité et les méthodes de management : la parcellisation des tâches, le cloisonnement entre services, la sous-traitance isolent les salariés les uns des autres et visent à les mettre en concurrence

Notre société est en crise, l'idéologie individualiste aussi. Qu'on puisse interroger le terme « individu » lui-même apparaît comme lié à notre époque

La notion d'individu – au sens de la réalité d'une certaine autonomie individuelle et de la conscience par chacun de cette autonomie – est le résultat d'une évolution historique.

Dans certaines cultures les gens se considèrent au contraire comme interdépendants et liés les uns aux autres.

La solidarité des membres d'un clan (*genos* grec, *gens* latine, etc.) était poussée à l'extrême : chacun y était responsable des actes de tous. La vendetta qui a subsisté par endroits jusqu'à notre temps l'exprime. La bible explique que la portée d'une malédiction s'étend jusqu'à la septième génération.

Plus tard,

« Durant l'époque féodale en Europe, les gens se considéraient comme des « sujets » et non comme des individus. Aussi, ils s'exprimaient davantage à la première personne du pluriel (« nous ») qu'à la première personne de singulier (« je ») » (d'après Wikipedia)

Il semble que cette réalité et la conscience qui lui correspond sinon apparaissent, du moins se développent à la Renaissance. L'individu devient autonome, et prend conscience de son individualité, de ce qui le caractérise personnellement. Il prend également conscience que dans ce monde nouveau, il aura à faire face en tant qu'individu à la satisfaction de ses besoins.

Les rapports entre ce phénomène et le développement des villes est évident. Le paysan qui émigre et devient citadin se détache puis rompt avec tout ce qui l'attachait au groupe familial, au village, à la solidarité villageoise.

C'est de ce type d'individu libre qu'a besoin l'industrie naissante.

La Révolution française consacre ces changements. Elle met au premier plan l'individu, mais sous deux rapports contradictoires. D'une part, l'individu est citoyen et l'ensemble des ruraux et des citadins, sans-culottes ou non, s'y retrouvent. Mais elle n'accorde l'effectivité de cette qualité, et d'abord le droit de vote et d'être élu, qu'aux propriétaires (un minimum est requis). D'autre part, le citoyen est

soumis à la loi, supposée égale pour tous, mais que tous ne sont pas appelés à discuter et formuler. Tous les *citoyens* sont ainsi *sujets* de la loi – à laquelle la majorité ne fait qu'obéir, parfois il faudrait dire : subir.

Les conséquences se feront vite sentir. Le propriétaire s'intéresse avant tout à sa propriété, les affaires générales, celles de la société lui indiffèrent, du moins tant qu'elles ne le touchent pas directement. Et si c'est le cas, son intérêt privé prime sur tout le reste, et il a les moyens de s'en assurer.

Dès les années 1830-1840, au cours de son voyage aux États-Unis, Tocqueville (*De la démocratie en Amérique*) le remarque et s'inquiète : le citoyen américain consacre tous ses soins à ses affaires individuelles, et abandonne le gouvernement à des gens dont l'intégrité, les compétences et les décisions sont éminemment discutables.

Le terme « individu » appartient à une cohorte de termes comme sujet, citoyen, le soi, le moi... Mais ces derniers se rapportent à des caractéristiques concrètes des membres de l'espèce humaine, ce qui n'est pas le cas de l'individu, une notion abstraite.

Kant avait tenté une forme de définition – elle est aussi abstraite que l'homme de la *Déclaration des droits de l'homme* :

« Par rapport à sa fin, nous pouvons, de manière commode, la [la nature humaine] ramener à trois classes comme éléments de la destination de l'homme :

1° la disposition à l'animalité de l'homme en tant qu'être vivant ;

2° la disposition à l'humanité de cet être en tant que vivant et en même temps raisonnable ;

3° la disposition à sa personnalité, en tant qu'être raisonnable et aussi apte à la responsabilité. »

(Kant, *La religion dans les limites de la raison, Œuvres philosophiques*, t. III, p. 37)

La philosophie s'est longuement interrogée sur tous ces termes, depuis longtemps. Sans aboutir à un consensus.

Nous allons tenter de reprendre la question à partir du point zéro, à partir des différents sens du terme.

Le premier sens, le plus immédiat – on peut dire le premier sens, le plus général – est d'ordre biologique : chaque individu est un représentant, une réalisation, comme une incarnation si l'on veut, de son espèce. Il la représente, mais il diffère d'elle. C'est par opposition à des individus d'autres espèces que chaque individu se définit. C'est là une observation de portée générale : on retrouve ce

qu'est la définition selon Spinoza : « toute détermination est négation »

Là, une question immédiate : cette définition est purement négative. Une insuffisance. Hegel l'avait remarquée et critiquée pour montrer que la réflexion doit aller plus loin.

Ainsi ; l'individu est membre d'une espèce. Mais si l'individu est réel, l'espèce l'est-elle également, ou est-elle seulement une notion construite par généralisation des observations sur des individus semblables ? Autrement dit : « l'espèce » est-ce seulement le nom d'une abstraction ?

La réponse est connue : l'espèce a une existence réelle. Ainsi, généralement, il n'y a pas d'interfécondation entre animaux d'espaces différentes. Et chaque espèce est liée à une « niche écologique » déterminée. Et – c'est le critère scientifique actuel – tous les individus d'une même espèce descendent d'un ancêtre commun.

Deuxième sens : l'individu est un soi, différent des autres individus de même espèce. Là aussi, une définition par opposition. La question est celle du processus d'individuation, un processus de développement à la fois de l'individu et de la société

Troisième sens : chaque individu est une partie de la société, mais la société n'est pas un agrégat d'individus : le tout est plus que la somme des parties (nouvelle définition par opposition).

Aristote, sur ce terrain ; a proposé une définition positive : l'homme est un animal social, ou, peut-être mieux traduit : un animal politique. Le rapport entre individu et société est compris. Ce qui veut dire aussi que les rapports entre individus et forme de la société sont problématiques. Exemple :

« L'homme est né libre, et partout il est dans les fers »

(Rousseau, *Le contrat social*, p. 54)

Une interrogation ici : qu'est-ce qui relie ces trois significations ?

Le premier sens est de l'ordre de l'universel. Il porte sur la totalité des entités membres d'un ensemble et qui peuvent être vues comme individuelles.

Le deuxième sens porte sur l'individu vu comme particulier, autre que son autre.

Le troisième précise les caractéristiques d'un type singulier d'individu. A souligner : un *type* d'individus. En tant que développement logique, il est celui du syllogisme tel que l'expose Aristote :

L'universel : tous les hommes sont mortels ;

Le particulier : Socrate est un homme ;

Le singulier : Socrate est mortel.

Mais avec une différence essentielle avec le syllogisme d'Aristote. Ce dernier ne veut que formaliser une méthode de raisonnement.

Celui que nous avons rencontré ici est le reflet, au niveau de la méthode de pensée, de la dialectique,

d'une évolution réelle de la nature.

En un sens, Hegel revient à Aristote :

« Les individus n'arrivent à leur fin que dans l'universel »

(Hegel, *La raison dans l'histoire*, trad. Bienenstock, p. 202)

Il va de soi que le développement propre de chaque individu intègre en quelque sorte – ou reproduit partiellement – les différentes étapes de cette évolution. Seule Athéna est sortie toute armée de la tête de Zeus.

Le développement de l'enfant le montre :

« La conscience de soi n'est pas essentielle et primitive [...] Elle est un produit déjà très différencié de l'activité psychique. C'est seulement à partir de trois ans que l'enfant commence à se conduire et à se connaître en sujet distinct d'autrui. Et pour qu'il arrive à s'analyser, à chercher les formules à l'aide desquelles il tentera d'exprimer son identité subjective, il lui faut subir l'évolution qui le mène jusqu'à l'adolescence ou à l'âge adulte, et dont les degrés et les formes varient d'une époque à l'autre »

(H. Wallon, *Les origines du caractère chez l'enfant*)

La relation avec l'entourage est décisive dans son processus d'humanisation :

« Comme il ne vient pas au monde muni d'un miroir ni de la formule du moi fichtéen, l'homme se regarde d'abord dans le miroir d'un autre homme. C'est seulement par sa relation à l'homme Paul son semblable, que l'homme Pierre se réfère à lui-même en tant qu'homme. Mais ce faisant, le Paul en question, avec toute sa corporéité paulinienne en chair et en os, est également reconnu par lui comme forme phénoménale du genre humain »

(Karl Marx, *Le Capital*, livre 1^{er}, trad. J.-P. Lefebvre, Editions sociales, p. 56)

La question posée par les exigences du monde moderne, par la crise qu'il traverse, est celle d'un développement nouveau de l'individu, l'exigence d'un dépassement de l'individualisme. La prise de conscience que l'on n'est soi-même, mieux : que l'on ne peut devenir soi-même qu'avec l'autre, seulement avec les autres. Le poète l'avait vu (« Je est un autre »).

La place du travail dans l'accomplissement de l'individu – ou, pour une plus grande part aujourd'hui, dans son aliénation, devrait faire l'objet ici de tout un développement, impossible dans le cadre de cette note.

Un retour donc à l'engagement, cette prise de position que nos médias, qui la pratiquent pour eux-

mêmes en permanence, critiquent comme « dépassée ».

Face à l'évolution des formes du travail, les formes actuelles en sont de plus en plus multiples (bénévolats et militantismes divers).

Les procédures dites démocratiques, qui réduisent la participation des individus à une agrégation périodique de votes individuels constituent l'exclusion de la majorité de la population de la prise des décisions la concernant

Autre signe des difficultés de la démocratie. En paroles, tous la promeuvent. En actes, elle se réduit à l'élection d'un quasi monarque, le plus souvent dans le cadre d'un bipartisme soigneusement

organisé par des lois électorales et des découpages de circonscriptions *ad hoc*, et dont les deux principaux partis, une fois au pouvoir, appliquent des politiques fondamentalement semblables. Tout se passe donc comme si cette orientation politique était décidée ailleurs ...

Autrement dit : d'un côté, un seul individu doté de pouvoirs devenus excessifs ; de l'autre, une agrégation d'individus réduits à la situation de sujets que l'on contraind à l'obéissance.

Aucune contradiction n'est éternelle....

Bibliographie

La médiathèque Georges Wolinski de Noisy-le-Grand nous communique une liste d'ouvrages disponibles en prêt pour préparer ce débat :

Qu'est-ce qu'un individu ?

1. Theodor W. ADORNO, *Minima Moralia*, Payot / **193 ADO**
2. René DESCARTES, *Les Passions de l'âme*, Flammarion / **194 DES**
3. Baruch SPINOZA, *Traité politique, lettres*, Garnier Flammarion / **199.492 SPI**
4. François de SINGLY, *Double je : identité personnelle, identité statutaire*, Armand Colin / **302.5 IND**
5. Xavier MOLÉNAT, *L'individu contemporain*, Sciences humaines éditions / **302.5 IND**

Eugène Calschi

Chelles, 26 juin 2019

Qu'est-ce qu'être naturel ?

Expression qui ouvre sur plusieurs interprétations : sans aller bien loin dans la critique de la civilisation ou d'une forme déterminée de société, ce serait se permettre de n'en pas respecter certaines formes, certaines conventions, pour se comporter selon ses instincts ou ses humeurs ; ou bien, juger que les exigences de la mode, les formes raffinées ou prétendues telles des classes dominantes sont artificielles, seul le peuple est naturel ; enfin, être naturel serait être proche de la nature au sens où notre civilisation, au contraire, nous en éloigne.

Il s'agit évidemment toujours d'une critique de la civilisation telle qu'on la perçoit immédiatement, dans ses formes apparentes, mais il existe autre chose qu'une différence de degrés dans cette critique entre les deux premiers sens et le troisième. Les premières en visent des formes ; la dernière la met toute entière sur la sellette.

Cette différenciation porte loin.

Ainsi, Molière a pu sans difficulté s'attaquer aux représentants des deux premiers sens et mettre en scène des personnages qui les incarnent. *Le Misanthrope* pour le premier, *Les précieuses ridicules* et *Le Bourgeois gentilhomme* pour le second. Ce dernier cas n'est pas un exemple tout à fait « pur », il comporte aussi une critique sociale, mais celle-ci vise la bourgeoisie, elle ne fait qu'égrotter la noblesse. Pour *Le tartuffe*, qui critique l'idéologie dominante, il en ira tout autrement. L'œuvre est mal reçue.

Dans chacune de ses pièces, seuls se comportent avec un gros bon sens les représentants du peuple, les domestiques, en général des servantes. Ce bon sens est vu comme naturel.

Avec Rousseau, et avec en fait une grande partie de l'opinion du XVIII^e siècle, un pas est franchi : c'est tout le mode de vie qui est soumis à la critique. L'homme idéal est, pour certains, « le naturel » des mers du Sud. Marie-Antoinette joue à la paysanne.

Proposons une rapide analyse de ce qui se joue ainsi.

Il s'agit de modes de comportement vis-à-vis d'autrui tels que les construit la société. Le rapport à l'autre n'est pas univoque. On ne se comporte pas de façon réellement identique avec un inférieur ou un supérieur, un ami

ou un inconnu...

C'est si vrai – et si efficace pour qui domine – que les rois se faisaient accompagner d'une garde et de courtisans richement vêtus, que les juges portent des tenues spécifiques, voire des perruques et des toques d'hermine, qu'il est convenu qu'on ne s'adresse pas au président de la République comme à n'importe quel autre citoyen. Pascal et Marx ont tous deux montré l'importance sociale de ces formes. Machiavel aussi.

Mais il est dans tous les cas question de formes. Qu'est-ce qu'une forme ?

Une forme, c'est l'apparence que prend ou possède un objet. On perçoit la forme d'un objet et on en déduit, suite à un apprentissage ou par analogie, quelle est la nature de cet objet.

La forme n'est donc pas l'objet. Ce qui implique une contradiction : la forme est évidemment liée à l'objet, un objet ne peut pas se présenter sous n'importe quelle forme, elle lui correspond, mais en même temps elle peut le déguiser, sembler représenter un autre objet (le camouflage était un phénomène naturel avant d'être militaire) ...

On ne se fie pas aux apparences.

Une catégorie particulière joue ici un rôle essentiel. Il s'agit de la façon – c'est-à-dire de la forme - dont nos représentations du monde et de notre société justifient les classes dominantes. Autrement dit, de l'idéologie que celles-ci inculquent à tous.

Voilà qui devrait nous inciter à nous distancier de tout ce qui en ressortit, pour n'en admettre que ce qui a été vérifié. Après tout, F. Bacon et Descartes l'avaient déjà dit...

Voilà aussi qui incite à aller plus loin dans l'analyse de la notion de « naturel ». Il s'agit de quelque chose de bien plus profond.

L'homme est d'abord, du point de vue biologique, un être de nature, un animal, un animal social, et comme tous les animaux, y compris les animaux sociaux, il est comme tel indissociable d'elle, en tant qu'espèce il ne peut vivre que dans des conditions naturelles déterminées, celles qui ont conduit au cours de l'évolution à l'apparition de son espèce ; en tant qu'individu il ne peut vivre qu'en société. Dit autrement : cette indissociabilité signifie que la nature fait partie de son être, ou, selon l'expression de Marx, elle est son « corps inorganique », qui complète en quelque sorte son propre corps, son corps organique.

L'homme est un animal prédateur. Il prélève sur la nature ce qu'elle produit par la cueillette et par la chasse. Il a inventé l'outil qui lui facilite les choses. Il n'est pas le seul animal à l'avoir fait.

Mais il est le seul à avoir maîtrisé et utilisé le feu pour cuire ses aliments : ce n'est plus la simple consommation directe des produits de la nature, c'est d'abord leur transformation, c'est une consommation indirecte. Il se distingue par-là de toutes les espèces animales.

En ce sens, l'homme s'éloigne de la nature. Un pas décisif est franchi. Sur plusieurs plans, biologiques et sociaux. D'avoir libéré la mâchoire des efforts nécessaires pour manger la viande crue a permis d'importantes modifications de la forme du crâne et le développement du cerveau, notamment du cortex.

Dit autrement : en changeant lui-même son mode de vie, l'homme a infléchi le cours de son évolution biologique. Nouvelle forme d'éloignement de l'évolution naturelle.

Mais l'homme a ainsi créé les conditions de son développement comme animal social. Le feu est le premier pas vers la civilisation.

C'est-à-dire vers la création par lui-même de conditions matérielles et sociales qui, en tant que telles, ne doivent rien à la nature, elles en sont largement indépendantes.

Une formule résume ce développement : l'évolution naturelle a produit une espèce qui s'oppose à l'évolution naturelle. C'est ce que P. Tort a appelé « l'effet réversif de l'évolution », un concept aujourd'hui largement admis.

Aujourd'hui, la contradiction entre l'homme et la nature, et les contradictions sociales se sont développées à un niveau tel qu'elles approchent un point de rupture. L'homme a essaimé sur toute la planète en modifiant partout son environnement avec un système social guidé par la seule course au profit maximum pour une minorité qui va jusqu'à en épuiser les ressources, en allant jusqu'à la déséquilibrer et pour ce but à écraser les « gens de peu ».

Seulement voilà : fondamentalement, l'homme reste un être de nature, et la nature commence à se venger.

Saurons-nous surmonter ce système de contradictions ?

Chacun sait que la réponse est urgente.

Le Divan Littéraire

On y parle d'un livre sélectionné à l'avance et lu par les participants. Les débats littéraires ont lieu le lundi soir, à 19h00 au 93, rue Rouget de Lisle, 93160 Noisy-le-Grand. T : 06 16 09 72 41

Inscription, gratuite, souhaitée

Présentation des prochains débats :



27 mai 2019

Un homme heureux, d'Arto Paasilinna

L'ingénieur Akseli Jaatinen a été chargé de construire un nouveau pont dans le village de Kuusmäki, à l'endroit même où, pendant la guerre civile de 1918, une sanglante bataille a opposé blancs et rouges - épisode dont la mémoire continue de diviser les habitants de la commune. Dans ce milieu fermé, Jaatinen aura vite fait de s'attirer des inimitiés par ses méthodes peu conformistes. De bisbilles en provocations, les relations se tendent entre les notables locaux et le nouveau venu, qui se fait mm seulement roser et humilier, mais aussi finalement renvoyer de son poste d'ingénieur. Or Jaatinen n'est pas homme à se laisser faire. Méthodiquement, il met en œuvre une diabolique vengeance dont ses persécuteurs se mordront amèrement

les doigts... Maître de la satire, Paasilinna récidive avec *Un homme heureux* et offre une fable politique grinçante, mâtinée de western à la sauce finnoise, où il brocarde avec plaisir l'hypocrisie et le conformisme.

24 juin 2019

Sept contes gothiques, de Karen Blixen

Karen Blixen (1885-1962) n'est pas seulement l'auteur admirable de *La Ferme africaine* que popularisa le cinéaste Sydney Pollack avec *Out of Africa*. Elle écrivit aussi les *Sept Contes gothiques* qui, en évoquant un XIXe siècle romantique, renoua avec l'esprit du Moyen-Age, ce que l'on appelait le style « troubadour »... Et voici des jeunes filles déguisées en cavaliers, des sueurs qui s'entretiennent avec le fantôme de leur frère, des vrais et faux cardinaux, des seigneurs qui poursuivent leurs bien-aimées au galop de leurs chevaux, des auberges où de vieux princes boivent des vins aromatiques tout en philosophant avant de se battre en duel avec leur meilleur ami... Ces personnages, Danois comme la grande romancière, voyagent, jonglent avec les paradoxes, discutent d'astronomie, de métaphysique ou d'amour et se précipitent à la poursuite du bonheur, en des pages où se conjuguent poésie, humour, folie, verve et émotion. « J'ai lu les *Sept Contes gothiques*. Ils sont étincelants, ciselés avec précision, et chacun fait penser à une oeuvre d'art parfaitement préméditée... Si je voulais m'arracher à ma propre vie, je me plongerais dans les *Sept Contes gothiques*. » Carson McCullers



Avertissement,

Par principe, tous nos débats et conférences sont à entrée libre

Mais si vous voulez encourager, et même participer à l'organisation de ces réunions, nous vous recommandons d'adhérer à l'association Agoraphilo.

Les cotisations permettent d'assurer la pérennité de l'activité.

BULLETIN D'ADHÉSION 2018-2019
AGORAPHILO



NOM :

Prénoms :

Adresse email :

Téléphone :

Signature :

Association déclarée loi de 1901

Cotisation versée :

(Pour l'année : Membre adhérent : € 16. Etudiants, chômeurs,... : € 8)

Siège social : 93 rue Rouget de Lisle 93160 Noisy-le-Grand Tél. : 06 16 09 72 41

Notre site : www.agoraphilo.com
